

## Comédie : Plaute et Molière

### 41) Plaute, *Aulularia*, prologue LE DIEU LARE.

LAR (*il sort de la maison d'Euclion*) Que mon aspect ne vous étonne pas; deux mots vont me faire connaître: je suis le dieu Lare de cette famille, là, dans la maison d'où vous m'avez vu sortir. Il y a bien des années que j'y demeure; j'étais le dieu familial du père et de l'aïeul de celui qui l'occupe aujourd'hui. L'aïeul me confia un trésor inconnu de tout le monde, et l'enfouit au milieu du foyer, me priant, me suppliant de le lui conserver. A sa mort, voyez son avarice, il ne voulut point dire le secret à son fils, et il aima mieux le laisser pauvre, que de lui découvrir son trésor ; un père ! Son héritage consistait en un petit coin de terre, d'où l'on ne pouvait tirer, à force de travail, qu'une chétive existence. Quand cet homme cessa de vivre, moi, gardien du dépôt, je voulus voir si le fils me rendrait plus d'honneur que son père. Ce fut bien pis encore mon culte fut de plus en plus négligé. Notre homme eut ce qu'il méritait; je le laissai mourir sans être plus avancé. Un fils lui succéda: c'est le possesseur actuel de la maison; caractère tout-à-fait semblable à son aïeul et à son père. Il a une fille unique. Elle, au contraire, m'offre chaque jour, soit un peu de vin, soit un peu d'encens, ou quelque autre hommage; elle m'apporte des couronnes. Aussi est-ce à cause d'elle que j'ai fait découvrir le trésor par son père Euclion, afin que, s'il voulait la marier, cela lui devînt plus facile. Elle a été violée par un jeune Homme de très bonne maison; il la connaît, mais il n'est point connu d'elle, et le père ignore ce malheur. Aujourd'hui le vieillard, leur voisin, ici (*montrant la maison de Mégadore*), la demandera en mariage: c'est moi qui lui inspirerai ce dessein pour ménager à l'amant l'occasion d'épouser. Car le vieillard qui la recherchera est justement l'oncle du jeune homme qui l'a déshonorée, dans les veillées de Cérès. Mais j'entends le vieil Euclion, là, dans la maison, grondant selon sa coutume. Il contraint sa vieille servante à sortir, de peur qu'elle n'évante son secret. Il veut, je crois, visiter son or, et s'assurer qu'on ne l'a pas volé.



dieu Lar

### 42) Plaute, *Aulularia*, acte I, 1 —> EUCLION, STAPHYLA.

EUCLION.- Allons, sors ; sors donc. Sortiras-tu, espion, avec tes yeux fureteurs?

STAPHYLA.- Pourquoi me bats-tu, pauvre malheureuse que je suis?

EUCLION.- Je ne veux pas te faire mentir. Il faut qu'une misérable de ton espèce ait ce qu'elle mérite, un sort misérable.

STAPHYLA.- Pourquoi me chasser de la maison?

EUCLION.- Vraiment, j'ai des comptes à te rendre, grenier à coups de fouet . Éloigne-toi de la porte. Allons, par là (*lui montrant le côté opposé à la maison*). Voyez comme elle marche. Sais-tu bien ce qui l'attend? Si je prends tout-à-l'heure un bâton, ou un nerf de bœuf, je te ferai allonger ce pas de tortue.

STAPHYLA, *à part*.- Mieux vaudrait que les dieux m'eussent fait pendre, que de me donner un maître tel que toi.

EUCLION.- Cette drôlesse marmotte tout bas. Certes, je t'arracherai les yeux pour t'empêcher de m'épier continuellement, scélérate! Éloigne-toi. Encore. Encore. Encore. Holà! reste-là. Si tu t'écartes de cette place d'un travers de doigt ou de la largeur de mon ongle, si tu regardes en arrière, avant que je te le permette, je te fais mettre en croix pour t'apprendre à vivre. (*à part*) Je n'ai jamais vu de plus méchante bête que cette vieille. Je crains bien qu'elle ne me joue quelque mauvais tour au moment où je m'y attendrai le moins. Si elle flairait mon

or, et découvrirait la cachette? c'est qu'elle a des yeux jusque derrière la tête, la coquine. Maintenant, je vais voir si mon or est bien comme je l'ai mis. Ah! qu'il me cause d'inquiétudes et de peines.

(*Il sort.*)

STAPHYLA, *seule*.- Par Castor! je ne peux deviner quel sort on a jeté sur mon maître, ou quel vertige l'a pris. Qu'est-ce qu'il a donc à me chasser dix fois par jour de la maison? On ne sait, vraiment, quelle fièvre le travaille. Toute la nuit il fait le guet ; tout le jour il reste chez lui sans remuer, comme un cul-de-jatte de cordonnier. Mais moi, que devenir? comment cacher le déshonneur de ma jeune maîtresse? Elle approche de son terme. Je n'ai pas d'autre parti à prendre, que de faire de mon corps un grand I, en me mettant une corde au cou.

**43) Molière, *l'Avare*, Acte I, 3 —> HARPAGON, LA FLÈCHE.**

HARPAGON.- Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détaille de chez moi, maître juré filou; vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE.- Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction\*, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.- Tu murmures entre tes dents.

LA FLÈCHE.- Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.- C'est bien à toi, pendard; à me demander des raisons: sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE.- Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.- Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE.- Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.- Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires; un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE.- Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable\*\*, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON.- Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards\*\*\*, qui prennent garde à ce qu'on fait? Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE.- Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.- Non, coquin, je ne dis pas cela. (À part.) J'enrage. Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE.- Hé que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON.- Tu fais le raisonneur; je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. (Il lève la main pour lui donner un soufflet.) Sors d'ici encore une fois.

LA FLÈCHE.- Hé bien, je sors.

HARPAGON.- Attends. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE.- Que vous emporterais-je?

HARPAGON.- Viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE.- Les voilà.

HARPAGON.- Les autres.

LA FLÈCHE.- Les autres?

HARPAGON.- Oui.

LA FLÈCHE.- Les voilà.\*\*\*\*

HARPAGON.- N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLÈCHE.- Voyez vous-même.

HARPAGON. Il tâte le bas de ses chausses.- Ces grands hauts-de-chausses<sup>o</sup> sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE.- Ah! qu'un homme comme cela, mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

HARPAGON.- Euh?

LA FLÈCHE.- Quoi?

HARPAGON.- Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE.- Je dis que vous fouilliez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.- C'est ce que je veux faire.

(Il fouille dans les poches de la Flèche).

LA FLÈCHE.- La peste soit de l'avarice, et des avaricieux.<sup>oo</sup>

HARPAGON.- Comment? que dis-tu?

LA FLÈCHE.- Ce que je dis?

HARPAGON.- Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice, et d'avaricieux?

LA FLÈCHE.- Je dis que la peste soit de l'avarice, et des avaricieux.

HARPAGON.- De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE.- Des avaricieux.

HARPAGON.- Et qui sont-ils ces avaricieux?

LA FLÈCHE.- Des vilains,<sup>ooo</sup> et des ladres.

HARPAGON.- Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE.- De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.- Je me mets en peine de ce qu'il faut?

LA FLÈCHE.- Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.- Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE.- Je parle... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.- Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.<sup>oooo</sup>

LA FLÈCHE.- M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.- Non; mais je t'empêcherai de jaser, et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE.- Je ne nomme personne.

HARPAGON.- Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE.- Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.- Te tairas-tu?

LA FLÈCHE.- Oui, malgré moi.

HARPAGON.- Ha, ha.

LA FLÈCHE, lui montrant une des poches de son justaucorps. - Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait?

HARPAGON.- Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE.- Quoi?

HARPAGON.- Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE.- Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.- Assurément.

LA FLÈCHE.- Assurément.

HARPAGON.- Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE.- Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.- Je te le mets sur ta conscience au moins. Voilà un pendard de valet qui m'incommoder fort; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. (*l'acteur qui jouait le rôle de Flèche était boiteux*)

\* remarque destinée à atténuer l'effet du mot *diable*; \*\* mot comique inventé par Molière; \*\*\* espions; *mouche* et *moucher* s'emploie dans le même sens; \*\*\*\* plaisanterie calquée sur Plaute; ° la culote, qui se portait alors très large; °° synonyme d'avarice, dans le langage populaire; °°° signifie souvent *paysan, roturier*, ici = *avare*; °°°° sorte de bétet plat



Harpagon

#### 44) Plaute, *Aulularia*, acte III, 5 —> MÉGADORE, EUCLION.

MÉGADORE, sans apercevoir Euclion.- J'ai fait part à plusieurs amis de mon projet de mariage. Ils disent tous du bien de la fille d'Euclion; ils m'approuvent fort: C'est, disent-ils, une idée très sage. En effet, si tous les riches en usaient comme moi, et prenaient sans dot les filles des citoyens pauvres, il y aurait dans l'état plus d'accord, nous exciterions moins de haine, et les femmes seraient plus contenues par la crainte du châtement, et nous mettraient moins en dépense. Il en résulterait un grand bien pour la majeure partie du peuple. Il n'y aurait qu'un petit nombre d'opposants: ce seraient les avarés, dont l'insatiable cupidité brave toutes les puissances, et ne

connaît ni loi ni mesure. Je les entends déjà: A qui mariera-t-on les filles dotées, si l'on établit un tel usage en faveur des pauvres? Qu'elles épousent qui elles voudront, pourvu qu'elles n'apportent point de dot avec elles. S'il en était ainsi, elles s'efforceraient de remplacer la dot par de bonnes qualités; elles vaudraient mieux. On verrait les mulets, qui coûtent plus cher aujourd'hui que les chevaux, tomber à plus bas prix que les bidets gaulois.

EUCLION, *à part*.- Par tous les dieux! c'est plaisir de l'entendre. Voilà ce qui s'appelle parler. Qu'il entend bien l'économie!

MÉGADORE.- Une femme ne viendrait pas vous dire: Ma dot a plus que doublé tes biens; il faut que tu me donnes de la pourpre et des bijoux, des femmes, des mulets, des cochers, des laquais pour me suivre; des valets pour mes commissions, des chars pour mes courses.

EUCLION, *à part*.- Comme il connaît bien les habitudes de nos fières matrones! Si l'on m'en croyait, on le nommerait préfet des mœurs pour les femmes.

#### 45) Molière, *l'Avare*, Acte II, 5 —> HARPAGON, FROSINE.

FROSINE.- Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage, et de pommes, et à laquelle par conséquent il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en sais une de nos quartiers, qui a perdu à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

#### 46) Plaute, *Aulularia*, acte IV, 4. 9 —> EUCLION, STROBILE.

EUCLION.- Hors d'ici, animal rampant, qui viens de sortir de dessous terre. On ne te voyait pas tout-à-l'heure; tu te montres, et l'on t'écrase. Par Pollux! je vais t'arranger de la bonne manière, subtil coquin.

STROBILE.- Quel démon te tourmente? qu'avons-nous à démêler ensemble, vieillard? Pourquoi me pousser à me jeter par terre? pourquoi me tirer de la sorte? pourquoi me frapper?

EUCLION.- Grenier à coups de fouet ! tu le demandes ? Voleur ; que dis-je? triple voleur.

STROBILE.- Que t'ai-je pris?

EUCLION.- Rends-le-moi, et vite.

STROBILE.- Que veux-tu que je te rende?

EUCLION, *ironiquement*.- Tu ne le sais pas?

STROBILE.- Je n'ai rien pris qui t'appartienne.

EUCLION.- Mais ce qui t'appartient maintenant par le vol, rends-le. Eh bien?

STROBILE.- Eh bien?

EUCLION.- Ton vol ne te réussira pas.

STROBILE.- Qu'est-ce que tu as donc?

EUCLION.- Remets-le-moi.

STROBILE.- Ah! vraiment, vieillard, tu es accoutumé à ce qu'on te le remette.

EUCLION.- Remets-moi cela, te dis-je. Pas de plaisanterie. Je ne badine pas, moi.

STROBILE.- Qu'exiges-tu que je te remette? Nomme la chose par son nom. Je jure que je n'ai rien pris, rien touché.

EUCLION.- Voyons tes mains.

STROBILE, *montrant une main*.- Tiens.

EUCLION.- Montre donc

STROBILE.- Les voici.

EUCLION.- Je vois. Maintenant, la troisième.



STROBILE.- Ce vieillard est fou. Les fantômes et les vapeurs de l'enfer lui troublent le cerveau. Tu ne diras pas que tu ne me fais pas injure?

EUCLION.- Oui, très grande ; car tu devrais déjà être fustigé. Et cela t'arrivera certainement, si tu n'avoues.

STROBILE.- Que dois-je avouer?

EUCLION.- Qu'est-ce que tu m'as dérobé?

STROBILE.- Que le ciel me foudroie, si je t'ai pris quelque chose!

EUCLION, *sur le même ton avec affectation*.- Et si je n'ai pas voulu prendre. Allons! secoue ton manteau.

STROBILE.- Tant que tu voudras.

EUCLION.- Ne l'aurais-tu pas sous ta tunique?

STROBILE.- Tâte partout.

EUCLION.- Ah! le scélérat ; comme il fait le bon, pour qu'on ne le soupçonne pas. Nous connaissons vos finesses. Or cà, montre-moi encore une fois ta main droite.

STROBILE.- Regarde.

EUCLION.- Et la gauche.

STROBILE.- Les voici toutes deux.

EUCLION.- Je ne veux pas chercher davantage. Rends-le-moi.

STROBILE.- Mais quoi?

EUCLION.- Tous ces détours sont inutiles. Tu l'as certainement.

STROBILE.- Je l'ai? moi! Qu'est-ce que j'ai?

EUCLION.- Je ne le dirai pas. Tu voudrais me le faire dire. Quoi que ce soit, rends-moi mon bien.

STROBILE.- Tu extravagues. N'as-tu pas fouillé à ton aise, sans rien trouver sur moi qui t'appartienne?

EUCLION.- Demeure, demeure. Quel autre était ici avec toi? Je suis perdu! grands dieux! il y a là dedans quelqu'un qui fait des siennes. (*A part*) Si je lâche celui-ci, il s'en ira. Après tout, je l'ai fouillé; il n'a rien. Va-t'en, si tu veux. Et que Jupiter et tous les dieux t'exterminent!

STROBILE.- Beau remerciement.

EUCLION.- Je vais rentrer, et j'étranglerai ton complice. Fuis de ma présence. T'en iras-tu?

STROBILE.- Je pars.

EUCLION.- Que je ne te revoie plus; prends-y garde.

(*Il entre dans le temple.*)

EUCLION, *seul*.- Je suis mort! je suis égorgé! je suis assassiné! Où courir? où ne pas courir? Arrêtez ! arrêtez! Qui? lequel? je ne sais; je ne vois plus, je marche dans les ténèbres. Où vais-je? où suis-je? Qui suis-je? je ne sais; je n'ai plus ma tête. Ah! je vous prie, je vous conjure, secourez-moi. Montrez-moi celui qui me l'a ravie ... vous autres cachés sous vos robes blanchies, et assis comme des honnêtes gens ... Parle, toi, je veux t'en croire ; ta figure annonce un homme de bien ... Qu'est-ce? pourquoi riez-vous? On vous connaît tous. Certainement, il y a ici plus d'un voleur... Eh bien! dis ; aucun d'eux ne l'a prise? ... Tu me donnes le coup de la mort. Dis-moi donc, qui est-ce qui l'a? Tu l'ignores ! Ah! malheureux, malheureux! C'est fait de moi ; plus de ressource, je suis dépouillé de tout! Jour déplorable, jour funeste, qui m'apporte la misère et la faim! Il n'y a pas de mortel sur la terre qui ait éprouvé un pareil désastre. Et qu'ai-je à faire de la vie, à présent que j'ai perdu un si beau trésor, que je gardais avec tant de soin? Pour lui je me dérobais le nécessaire, je me refusais toute satisfaction, tout plaisir. Et il fait la joie d'un autre qui me ruine et qui me tue! Non, je n'y survivrai pas.

acte V, 1 —> LYCONIDE, STROBILE.

STROBILE, *à part*.- Pourquoi ne pas lui déclarer le butin qui m'est advenu? Et puis, je lui demanderai qu'il m'affranchisse. Entrons en matière. (*Haut*) J'ai trouvé ...

LYCONIDE, *avec empressement*.- Qu'as-tu trouvé?

STROBILE.- Ce n'est pas ce qui fait crier aux enfants: Je l'ai trouvé! quand ils épluchent la fève .

LYCONIDE.- Voilà de tes gentillesse ordinaires.

STROBILE.- Un peu de patience, mon maître. Je vais te le dire. Ecoute.

LYCONIDE.- Parle donc.

STROBILE.- Je viens de trouver un trésor immense.

LYCONIDE.- Où?

STROBILE.- Une marmite pleine d'or, quatre livres pesant.

LYCONIDE.- Qu'entends-je?

STROBILE.- Je l'ai dérobée au vieil Euclion, notre voisin.

LYCONIDE.- Où est cet or?

STROBILE.- Dans un coffre à moi. Je désire maintenant que tu m'affranchisses.

LYCONIDE.- Moi, t'affranchir, ramas de tous les crimes?

STROBILE.- Fort bien, mon maître. Je devine ta pensée. Par ma foi, c'était une plaisanterie ; j'ai voulu t'éprouver. Tu t'apprêtais à me l'arracher. Ah! si je l'avais trouvée en effet, où en serais-je?

LYCONIDE.- Je ne me paie pas de tes sornettes. Allons, rends cet or.

STROBILE.- Que je le rende?

LYCONIDE.- Oui, te dis-je, rends-le, pour que je le remette à Euclion.

STROBILE.- Et quel or?

LYCONIDE.- Celui qui est dans un coffre à toi. Ne l'as-tu pas déclaré?

STROBILE.- C'est mon habitude, vraiment, de jaser à tort et à travers. Ma parole!

LYCONIDE.- Sais-tu bien ce qui t'attend?

STROBILE.- Par Hercule! tue-moi, si tu veux. Tu n'obtiendras rien.

#### 47) Molière, *l'Avare*, Acte IV, 6 et 7 —> LA FLÈCHE, CLÉANTE.

LA FLÈCHE sortant du jardin, avec une cassette.- Ah, Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

CLÉANTE.- Qu'y a-t-il?

LA FLÈCHE.- Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLÉANTE.- Comment?

LA FLÈCHE.- Voici votre affaire.

CLÉANTE.- Quoi?

LA FLÈCHE.- J'ai gagné ceci tout le jour.

CLÉANTE.- Qu'est-ce que c'est?

LA FLÈCHE.- Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE.- Comment as-tu fait?

LA FLÈCHE.- Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

HARPAGON. (*Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.*) Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier. Justice, juste Ciel. Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? qu'est-il devenu? où est-il? où se cache-t-il? que ferai-je pour le trouver? où courir? où ne pas courir? n'est-il point là? n'est-il point ici? qui est-ce? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin... (*Il se prend lui-même le bras*) Ah, c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas, mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie, tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question\* à toute ma maison; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés!\*\* Je ne jette mes regards sur personne, qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh? de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes\*\*\*, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

\* torture; \*\* il s'agit du public dans la salle; \*\*\* instruments de torture